



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au **PETIT COURRIER**.)

Modes.

Nous parlons si souvent de choses élégantes et gracieuses, nous nous plaisons si bien dans la description des fleurs, des gazes et des rubans qui décorent nos jeunes femmes, qu'il y a vraiment nouveauté à vous entretenir aujourd'hui du plus hideux costume que créature humaine ait jamais arboré. Il s'agit des toilettes adoptées pour l'école de natation; car enfin vous savez toutes, mesdames, que les femmes aujourd'hui apprennent à nager, tout comme elles apprennent à monter à cheval, et qu'elles ont, tout comme les premiers nageurs, le talent de *donner des têtes* et de *faire la planche*, etc.; seulement toutes ces évolutions aquatiques ont lieu très à l'écart, et l'école de natation des femmes se réduit à un petit comité où nul œil profane ne saurait ja-

mais pénétrer. Cette institution est parfaitement organisée à Paris, dans l'intérêt des mœurs et de la santé; quant à l'amour-propre, il y est aussi très-délicatement ménagé par l'impossibilité de se laisser apercevoir, ce qui serait désespérant, dans l'aspect de laideur où se présente la femme en costume de *pleine eau*. Qu'on se figure une toilette composée d'un pantalon de stoff gris ou brun, assez large depuis la ceinture jusqu'aux genoux, et de là très-serré jusqu'à la cheville. La veste faite comme un manteau de nuit froncée tout autour, et boutonnée avec le pantalon. Quelques-unes sont faites d'une seule pièce avec le pantalon. Pour ne point gêner les mouvemens, les manches sont courtes et collantes. Une large ceinture en étoffe pareille ou en cuir verni ceint la taille et se ferme par des boutons. Le pantalon est également fermé par des boutons sur chaque côte des han-

ches, où sont placées les ouvertures. Celles qui veulent donner une espèce de recherche à cet accoutrement, l'ornent de bandelettes ou galons de laine rouge, bleue ou verte, placés sur les coutures, autour du cou et au bas du pantalon ; alors la ceinture est de la même couleur.

Tout cela est déjà très-laid, sans doute, mais pour compléter ce défavorable costume, qu'on s'imagine toutes ces têtes de femmes enveloppées d'un serre-tête en taffetas gommé renfermant bien hermétiquement les cheveux, pour les préserver de l'eau, ce qui est très-prudemment entendu, mais du plus triste effet qu'on puisse imaginer. Nous devons en convenir, il n'y a pas de beauté à l'épreuve d'une semblable toilette. Les plus jolies femmes sont affreuses avec ces bonnets et ces habits disgracieux ; jugez donc ce que doivent paraître les femmes laides ou surannées ? En vérité, une semblable cohorte suffirait pour faire reculer tout une flotte ennemie.

Mais enfin, tel est le costume de l'école de natation pour les dames, et il fallait tel quel le consigner dans le *Petit Courrier*.

— L'excessive chaleur oblige à sortir tellement tard, qu'à peine distingue-t-on en détail la toilette des femmes au fond de leur calèche. Celles qui montent à cheval peuvent seules se laisser apercevoir d'une manière bien distincte ; alors on reconnaît l'amazone de printanière, le chapeau de feutre gris à plume d'Argus, le pantalon blanc et les gants de daim ; le voile de dentelle flotte devant leurs visages animés, et la cravache ou la courte canne joue avec coquetterie à leur main.

— A cinq heures, si le soleil n'est plus brûlant, il est encore importun ; aussi, se rappelant les *parasols* dont se servaient nos mères, les jeunes femmes ont-elles de petites ombrelles qui se renversent au moyen d'un ressort, se ploient à la moitié du manche, et n'ont tout au plus que dix-huit pouces de diamètre. Elles sont

extrêmement délicates et se placent facilement à côté de la personne dans le coin de la voiture.

Les plus jolies, les plus élégantes que nous puissions citer, venaient des magasins de Boissier* ; l'une était en gros de Naples écossais, rouge, noir et blanc, à très-grands carreaux, exactement rapportés ; elle était bordée d'un petit effilé rouge, et montée en palissandre et argent. Une petite ganse rouge, attachée à l'extrémité, était destinée à suspendre au bras l'ombrelle comme un éventail. Une autre en gros de Naples écossais gris et noir, bordée d'un effilé noir, avait un manche de laurier et la monture d'acier bruni.

— A ce sujet nous dirons un mot des nouvelles cravaches de Boissier, baleine légère, travaillée et brillante ; celles de femme surtout sont des bijoux d'élégance avec leur pomme et leurs cercles d'argent. Leur teinte grise a l'aspect de la corne de rhinocéros ; au haut, le fouet est formé par un fil d'argent tourné.

COUPE D'UNE ROBE FAITE EN BLOUSE.

Planche II.

La figure portant le n° I est une manche très-large, froncée au bas sur un petit poignet. La longueur en est un peu modifiée, et l'on ferait bien de mettre le côté le plus à droit-fil en dessous, afin qu'elle flotte moins dans le bas. Le poignet est représenté sous le n° II. Le n° III est le devant d'une robe à pièce plate sur le dessus des épaules ; le reste du corsage est un morceau carré, froncé sur la pièce et dans la ceinture. L'ampleur du corsage est doublée, ou de deux fois la largeur de la pièce. L'étoffe est supposée avoir trois quarts de large. On n'échanerera les entournures qu'après que les fronces seront faites. Le n° IV est le dos de la robe ; on n'a présenté qu'un seul côté, vu qu'il peut se couper en double. On fait trois ceilllets sur la pièce pour fermer le haut de la

* Boulevard Montmartre, n° 16.

robe. L'ampleur de la partie froncée est la même que celle du devant. Le n° V est un modèle de pièce d'épaule tracé à part. On peut séparer le dos du devant, ou les laisser ensemble pour en former le haut d'un col ou d'une pélerine, sauf à l'allonger par le dehors. Le n° VI est un fichu à la paysanne auquel on a marqué les plis que l'on forme au milieu du dos. Ils se réunissent sous un petit poignet ou un nœud de ruban. Toutes les indications nécessaires pour faciliter l'exécution de ces modèles ont été mises auprès des principaux points. On concevra par exemple que, pour tracer la manche sur l'étoffe, il faut placer la ligne du milieu dans un sens demi-biaisé; autrement une moitié de patron suffit, puisque l'autre est pareille. On n'a aussi besoin que d'un côté de devant et un de dos.

On trouvera dans le bas de cette planche une mesure ou échelle qui pourrait servir à calculer la forme des patrons si elle n'était pas déjà déterminée; par exemple, si la longueur de la manche n'était pas notée, on la mesurerait, puis on la comparerait sur l'échelle, et l'on verrait quelle est la longueur qu'il faudrait lui donner. Ceci est inutile puisque toutes les dimensions sont écrites. Le seul besoin qu'il y ait de rapporter une échelle métrique relative à la grandeur des modèles est motivé par le peu d'usage que l'on fait de la mesure métrique. Les dames surtout comptent de préférence par fractions d'aune; elles comprennent mieux des quantités de $1/6$, $1/4$, $1/3$ d'aune que quand on désigne les mêmes valeurs par 15, 30, 40 centimètres, ce qui est pourtant la même chose. Ainsi, comme la division du mètre et celle de l'aune sont en regard, on pourra facilement chercher sur la mesure des chiffres correspondant à un point quelconque d'un modèle, et remarquer que 20 centimètres font un sixième, 30 font un quart, 40 font un tiers, etc. La seule difficulté pour écrire une forme de patron d'après la division de l'aune, c'est qu'elle

ne donne pas assez de points pour détailler des formes aussi petites que celles des patrons. On peut bien le faire, mais il faudrait pour cela partager l'aune en petites portions bien plus compliquées que la mesure métrique. Pour lever en entier la difficulté que l'on peut éprouver dans ce petit travail, nous essaierons de disposer les modèles de façon à ce que l'on puisse les envisager de deux manières, en indiquant de suite auprès des points la valeur qu'ils ont comparativement à l'aune. Alors on n'aura pas besoin de rechercher sur d'autres figures que le modèle lui-même.

COMPAING.

HALLUCINATION.

Sans doute il vous est arrivé quelquefois, après une journée de fatigue ou d'angoisse, de vous être laissé aller au vague de la rêverie lorsque vous étiez nonchalamment étendu dans un fauteuil au coin du feu. Vous avez senti un demi-sommeil se percher sur votre tête; et, bercé par le bruit sourd des voitures, vos idées se sont embrouillées d'abord, puis votre occiput s'est posé doucement sur le dossier du fauteuil. Bientôt la puissance somnifère est arrivée avec son noir cortège; vous avez senti vos pensées se confondre, votre tête appesantie a cédé au sommeil, et soudain peut-être vous avez vu quelque étrange spectacle. C'est à minuit surtout qu'on est sujet à ce singulier cauchemar; quand le sang épaissi circule avec lenteur, que l'esprit incertain confond les événemens éloignés avec les circonstances récentes, et que le discernement marche à tâtons dans cette route toute bordée de fleurs et de précipices. — Alors l'existence prend une couleur à la fois gaie, sombre et fantastique; la raison pointe par momens; on la prendrait pour un phare éloigné que cherche le navigateur

en péril ; l'imagination se démène , elle gambade , va , vient , retourne ; elle escalade un rocher , se jette dans la mer , et , dans ses singuliers écarts , elle mêle nos intérêts , nos passions , nos espérances , et paraît même se jouer du désordre moral dont elle nous accable. — Ce qu'on éprouve dans ces momens tient de la raison , du délire , de l'exaltation et du désespoir ; c'est un mélange bizarre de vrai et de faux , de possible et d'impossible , d'incertitude et de réalité ; c'est un chaos de sentimens et de pensées extravagantes qui s'entrechoquent , se lient , s'évanouissent pour revenir encore , et se précipitent comme une avalanche du cerveau sur le cœur.

Tantôt le passé , dans sa fantasmagorie , présente un tableau doucement coloré , sur lequel des objets sans nombre se groupent à l'envi : la maison paternelle , les joies de l'enfance , le chien fidèle , l'ivresse d'un premier rendez-vous d'amour , viennent se confondre et se mêler au souvenir des êtres qui ont escorté nos premiers pas dans la vie. — Nous voyons l'angélique sourire d'une mère , nous entendons cette voix qui , la première , nous dit : Je t'aime , et nos yeux se remplissent de larmes.... Alors l'existence devient toute rétroactive , l'ame s'épanche , on croit revenir au tems du calme qui a fui pour toujours , et mille émotions que nous croyions éteintes à jamais se reproduisent parées de leur première fraîcheur.

Tantôt , au contraire , l'avenir plus varié , plus animé encore , se déroule et gronde comme l'orage ; la foudre brise les arbres , les montagnes s'écroulent ; de noirs torrens charrient des têtes ; notre globe , abandonné à lui-même , culbute dans l'espace avec la rapidité d'une flèche ! Quelquefois , sous les traits d'un géant farouche , l'avenir nous charge de chaînes , il nous frappe , il écrase tout ce que nous aimons ; puis le monstre cruel s'éclipse ; une nymphe folâtre le remplace ; elle nous enlace avec des liens de fleurs ,

elle nous montre de son doigt d'ivoire un ciel serein , et à nos pieds des monceaux d'or. Mais bientôt elle disparaît elle-même ; un hideux cortège de fantômes se forme ; les spectres s'agitent , et , se prenant par la main , ils dansent en cercle autour de nous ; ensuite ils quittent la terre , et , sur une échelle de nuages , ils grimpent à la lune et se fondent dans sa clarté. Alors la tête , par un nouveau travail , enfante des trésors ; les rubis s'entassent , les diamans brillent , l'horizon se revêt d'un long manteau de pourpre , des trophées tombent du ciel , des femmes à longs cheveux chantent les voluptés du cœur ; plusieurs milliers d'oiseaux inconnus battent des ailes et remplissent l'univers d'une nouvelle harmonie. Mais tout-à-coup un gouffre s'ouvre , la vie disparaît , et l'éternité , sous la forme d'un être moitié chair , moitié pierre , secoue sur l'abîme une branche de cyprès. Quelquefois aussi , dans ce tumulte des organes , on croit tomber du haut d'une tour ; on voit un homme servir de volant à deux diables armés de raquettes ; une voix aimée se fait entendre et des pleurs se mêlent aux exclamations de joie. — Des êtres qui ont disparu depuis long-tems se montrent à nos yeux ; ils nous parlent des étoiles , sourient et s'envolent à reculons. — Souvent aussi la vie recommence , le passé cherche à se lier à l'avenir comme une chaîne brisée , ou comme le serpent que le fer vient de partager ; ou bien encore l'imagination forge un roman que , par un nouveau caprice , elle abandonne , après en avoir éparpillé toutes les pages.

Enfin après avoir été ballotté ainsi entre une multitude de sensations diverses , le pauvre rêveur sort de lui-même comme d'un labyrinthe , il s'éveille , et , se frottant les yeux , il sourit vite , afin de ne pas pleurer.

Or donc , j'étais dans un de ces momens de fatigue , pendant lesquels on s'abandonne aux charmes de la paresse et à cet irrésistible laisser-aller qui a tant de

puissance. Il faisait froid ; assoupi et étendu par une partie de chasse longue et pénible, j'étais étendu dans le fauteuil bienheureux ; un feu pétillant réchauffait mes pieds ; et, cédant à une douce influence, je sentis mes yeux se fermer et ma tête se posa lentement sur un moelleux coussin.

« Oui, oui, c'est moi, me dit bientôt une voix que je cherchais à me rappeler : Les mers se sont ouvertes, le vaisseau englouti est remonté de l'abîme.... Voistu là-bas cette terre où j'allais..... j'ai couru sur la cime des monts pour apercevoir plutôt la patrie..... mes pieds sont couverts de neige et mes larmes m'ont seules réchauffée..... Charles, m'as-tu oubliée ?.... la mémoire meurt-elle avant le corps ?..... Si j'étais morte, moi, je t'aimerais encore dans l'éternité ; du haut du ciel j'écouterai ta voix !

Alors il se fit un moment de silence. Je me sentis enlever dans les airs, j'entendis des cris dans les étoiles et des milliers de requins me parurent nager entre le ciel et la terre. Un grand vieillard aux ailes immenses poursuivait tout ce qui avait vie ; il frappait de sa faux redoutable, il tuait sans pouvoir détruire. Les membres qui tombaient sous ses coups se joignaient, parfois, à des corps étrangers et retrouvaient l'existence sous une forme inconnue. Gare ! gare ! criait-on dans l'espace, c'est le Tems. Puis je voyais tomber des villes, disparaître des royaumes et d'autres villes ; d'autres royaumes se formaient encore sous les pas du vieillard. — Une grande femme se trouvait à tout moment sur son passage ; elle lui montrait le poing. C'était la Création. « Ta faux s'use, lui cria-t-elle, va la brûler au foyer de l'univers. » Je te tuerai aussi, répondit le destructeur ! et il essayait à la frapper. Alors des milliers de démons battaient des mains et baisaient les pieds du vieillard ; pendant ce tems, des arbres coupés, des animaux morts, des terres bouleversées, des membres sanglants et des têtes livides

s'entassaient près de la grande femme ; un tas immense se forma aussitôt de ces débris ; à l'instant deux cent mille diables se mirent à pétrir avec ardeur, et bientôt je vis une épaisse boue se former. La grande femme y puisait à pleines mains ; elle lançait de tous côtés des poignées de cette boue qui se changeait en fleurs, en hommes, en singes, en fruits, en lézards et mille autres productions bizarres. Quelquefois le vieillard frappait ce qui était à peine formé et soudain l'objet détruit tombait en poussière dans les airs.

Bientôt le bruit cessa, le Tems et la Création se retirèrent comme fatigués de leurs efforts ; d'épaisses ténèbres tombèrent comme du plomb et me poussèrent vers la terre. Je me sentis descendre du firmament et j'éprouvai la douce chaleur d'un climat nouveau.

Une jeune fille s'avança vers moi, et la même voix qui m'avait parlé déjà se fit entendre encore : « Viens, me dit-elle, allons nous asseoir sous les platanes... la lune brille comme un miroir... les blancs nuages jouent sur l'horizon, mon père dort... ma négresse veille... le vieil esclave est aux aguets... la panthère ne peut nous surprendre... Charles, parle-moi de ton amour... Charles, enlance-moi de tes bras... dis... dis que tu m'aimes... emporte-moi dans le soleil, envolons-nous vers le ciel. — Irma, lui répondis-je, tu es dans l'erreur, ton imagination t'égarer... c'est à la terre qu'il faut penser... ton père sait tout, depuis deux jours ses yeux trahissent sa fureur... crois-moi, la vengeance ne dort pas... comme je m'approchais j'ai vu une ombre se glisser entre les platanes... c'est lui, peut-être, et si son poignard allait te frapper, c'est moi qui serais ton assassin ! Irma, je t'en conjure, au nom du ciel ! retire-toi, fuis, rentre, je le veux ! » En parlant ainsi je l'entraînais de toutes mes forces ! Déjà son pied tremblant touchait l'échelle en soie attachée au balcon et que balançait la brise du soir, lorsqu'un homme s'élança

comme un tigre ! C'était le père de la jeune fille ! « Enfer, malédiction ! » s'écria le créole furieux, comme il se jetait sur nous... et mon sang coulait déjà. Irma en poussant des cris de détresse se précipita dans mes bras. « Nous mourrons en semble, » s'écriait-elle, et sa main vint se cramponner sur ma poitrine, alors un grand bruit se fit entendre... la cloche de l'habitation sonnait à coups redoublés ; des voix retentirent dans l'espace... les nègres accouraient avec des flambeaux, mais il était trop tard, Irma frappée aussi expirait et son sang se mêlait au mien... je la soutenais, je la serrais sur mon cœur ; deux fois le fer sanglant s'arrêta sur mon corps. Nous roulâmes ensemble aux pieds du forcené... « Vengeance ! vengeance ! malédiction ! » répétait-il en se baissant pour nous frapper ! je sentis un poids insupportable qui me terrassait ; il me semblait étouffer sous la griffe du démon et je crus que la mort voulait m'arracher le cœur ! je m'éveillai dans la plus pénible angoisse ! Ma pendule sonnait minuit.

Dans ce moment, et comme je rap-
pela mes idées, je m'aperçus, qu'at-
tiré sans doute par le feu et la chaleur,
un petit singe qu'on m'avait donné la
veille était venu sans façon se coucher
sur ma poitrine, il me pressait encore
d'une douce étreinte. « Maudite bête ! »
m'écriai-je en me soulevant avec effort.
Le singe effrayé traversa le salon en deux
sauts, et fut se réfugier dans son panier.

D'ARLENS.

Littérature.

Depuis que l'histoire s'est approprié les plus brillantes couleurs de l'éloquence moderne pour nous retracer ses faits et sa philosophie, depuis que MM. Thiers, Guizot, Thierry, Capefigue, nous ont fait passer des heures délicieuses dans le récit des peuples et des événemens passés, nous ne craignons plus d'aborder la littérature sérieuse, et certains de plaire à nos abonnées en leur annonçant la plus heureuse production de ce genre, nous citerons aujourd'hui l'ouvrage de M. Capefigue intitulé : *Richelieu, Mazarin, La Fronde et le règne de Louis XIV.* Dans cet ouvrage intéressant, l'historien se montre comme un pèlerin qui a parcouru les tems et les lieux et étudié les hommes. Nous en donnerons pour exemple le passage suivant extrait de sa préface.

« C'est à Florence, dit-il, que je suis allé compléter les deux volumes que je publie aujourd'hui, et qui embrassent l'administration de Marie de Médicis. J'ai voulu m'inspirer là où la reine régente passa son enfance, comme j'allais au monastère de l'Escurial pour me pénétrer de l'esprit espagnol de la ligue ; j'ai désiré m'expliquer ce gouvernement des Italiens, du maréchal d'Ancre et de Léonora Galigai. C'est dans les archives du grand-duc que j'ai puisé quelques renseignemens sur l'origine de ces tristes victimes de la réaction féodale. Florence a quelque chose qui m'a reporté au siècle de Louis XIII ; ses ponts sur l'Arno, couverts de maisons, ses boutiques de bois, ses états d'orfèvres et de juifs ramassés comme une foire publique ; ses monumens tout bariolés de moellons, comme la place Royale au Marais, cette architecture florentine du Luxembourg. Rien pourtant, Florence, n'égale ta place du Dôme et tes coupoles de marbre noir et blanc, triste et mer-

veilleux symbole des partis dans les jours de sang de la guerre civile. »

Nous joindrons ce passage sur le portrait du maréchal d'Ancre.

« Concino-Concini, fils d'un légiste de Florence, né dans cette reluisante place du Dôme, toute de marbre, aux couleurs noire et blanche, symbole des guerres civiles, était arrivé en France avec Marie de Médicis sous Henri IV ; Concini était parmi cette foule de suivans d'amour qui entouraient la reine, et plus d'une fois le Béarnais, jaloux et vieilli, avait appelé à sa femme, dans les querelles du ménage, qu'il y avait auprès d'elle un jeune Florentin aux yeux grands et vifs, qui pénétrait dans ses plus mystérieuses retraites. Pour mettre un terme à ses soupçons, Marie de Médicis avait fait épouser à Concini la jeune fille de sa nourrice, confidente de ses plaisirs, et avec laquelle Marie avait passé son enfance sur les bords de l'Arno. Léonora Galigai avait seule la confiance de la reine, et fallait-il blâmer une princesse jetée sur la terre étrangère, de se rappeler les douces émotions d'une amitié de la patrie ? Marie de Médicis avait résisté à toutes les instances de Henri IV, qui voulait imposer l'exil de Concini et de Galigai : « Je partirai avec eux, je partirai avec eux, » s'était-elle écriée en portant ses mains en avant comme pour menacer son royal époux.

» A la mort de Henri IV, le pouvoir de Concini dut s'accroître de toute l'autorité de la régente. C'était un homme de trente-neuf ans, de taille moyenne, à la physionomie expressive et mobile, d'une prodigieuse activité d'esprit ; enfant de Florence la magnifique, il avait apporté à la cour du Louvre cet amour des arts et des plaisirs, cette vie de dissipations qui s'éparpillait en tournois, jeux de bague, courses et carrousels. Concini brillait dans ces exercices d'adresse et d'honneur ; il était rare qu'il ne s'en revint avec le prix de la victoire ; alors il était applaudi

des dames qui, des balcons de la place Royale, jetaient sur sa tête des fleurs et des mouchoirs couverts d'essences. Concini ne manquait ni de courage ni de résolution ; en haine à la grande noblesse féodale, il opposa une constante habileté aux rudes attaques du parti des gentilshommes. Quand Marie de Médicis le choisit pour son ministre, il y avait là plus qu'une tendre affection ; une pensée dominait la régente, il fallait une main habile et souple pour déjouer tant de complots. Dans les temps de régence, le pouvoir ne pouvait aller avec énergie, parce qu'il était faible et hésitant : Concini explique Mazarin. »

LE 5 AOUT.

On a tout dit sur le triste convoi qui a circulé devant Paris, disons devant l'Europe, devant le monde entier ; car le chant sépulcral a retenti dans cette occasion d'un bout du monde à l'autre. Quelle plume de femme aurait assez d'énergie pour redire ce qui a été si bien dit, si fortement senti ! Et s'il ne fallait laisser dans nos archives, même les plus futiles, la marque de ce grand événement, nous nous abstiendrions de quelques lignes trop audessous de la force des circonstances. Cependant, il fut dans tout ceci des émotions bien vivement ressenties par tous les cœurs de femme, et sous ces milliers de têtes qui se pressaient à toutes les croisées devant lesquelles passait la lugubre procession, il y eut peut-être plus d'une pensée de femme qui mériterait le burin, si, pour passer à la postérité, il ne fallait qu'une exaltation profonde, une éloquence de sentiment et de douleur.

Ce fut une ingénieuse et triste inspiration que celle de faire précéder ce long convoi par le tombeau de cette jeune fille dont la robe virginale étalait sa blanche

pureté et ses fleurs d'immortelles devant les catafalques blasonnés de tant de célèbres victimes ! Affreux contraste des impressions les plus déchirantes ! regrets de mères et d'enfants , regrets de nobles amitiés et de puissante gloire , regrets de tout ce qu'il y eut de pur , de grand , d'estimable sur la terre ! il y avait de tout dans cette mémorable et lugubre cérémonie pour laquelle nous jetons , à travers nos hochets , une branche de cyprès qui sera reconnaitre à la postérité que la légèreté de nos goûts peut quelquefois s'effacer entièrement sous une larme du souvenir.

TOURS DE PORCELAINE.

ARCHITECTURE CHINOISE.

On vient d'exposer depuis peu de jours à la Bibliothèque royale deux modèles de ces fameux monumens chinois connus sous le nom de *Tours de porcelaine*. Ils proviennent du cabinet de l'ancien stathouder de Hollande , et furent envoyés en France par Pichégu. Quoique ces modèles ne soient pas très-remarquables par le fini du travail , ni par toutes les délicatesses d'exécution qu'on admire dans la plupart des produits chinois , et qu'ils n'offrent pas d'ailleurs toutes les conditions requises dans un véritable modèle d'architecture , ils n'en sont pas moins très-curioux et très-propres à nous donner une idée approximative de ces sortes de constructions.

Ces modèles sont composés d'une porcelaine dont la pâte est assez commune ; les dessins sont médiocres et inférieurs

même à ceux qu'on trouve sur les porcelaines de choix qui , du reste , sont fort rares en Europe. C'est un préjugé de croire que les Chinois n'aient aucune connaissance de l'art du dessin ; l'imperfection de leurs ouvrages ne dérive pas uniquement de l'ignorance des artistes : c'est un système imposé par l'autorité aux arts , aussi bien qu'à toutes les autres manifestations de la pensée , qui a arrêté en Chine le progrès naturel du dessin. Ce système défend à peu près l'imitation de ce qu'on voit , et emprisonne l'artiste dans certaines limites tout-à-fait arbitraires , mais consacrées par la routine et les préjugés. De là , la plupart des défauts des meilleurs dessins chinois.

Le principal mérite de ces modèles est dans la forme , qui répond assez exactement aux descriptions que de bons observateurs nous ont laissées des tours de la Chine , et dans les diverses couleurs dont ils sont peints. Ces caractères suffisent pour nous donner une idée de l'effet général de ces tours chinoises , monumens bizarres d'un système d'architecture si différent du nôtre.

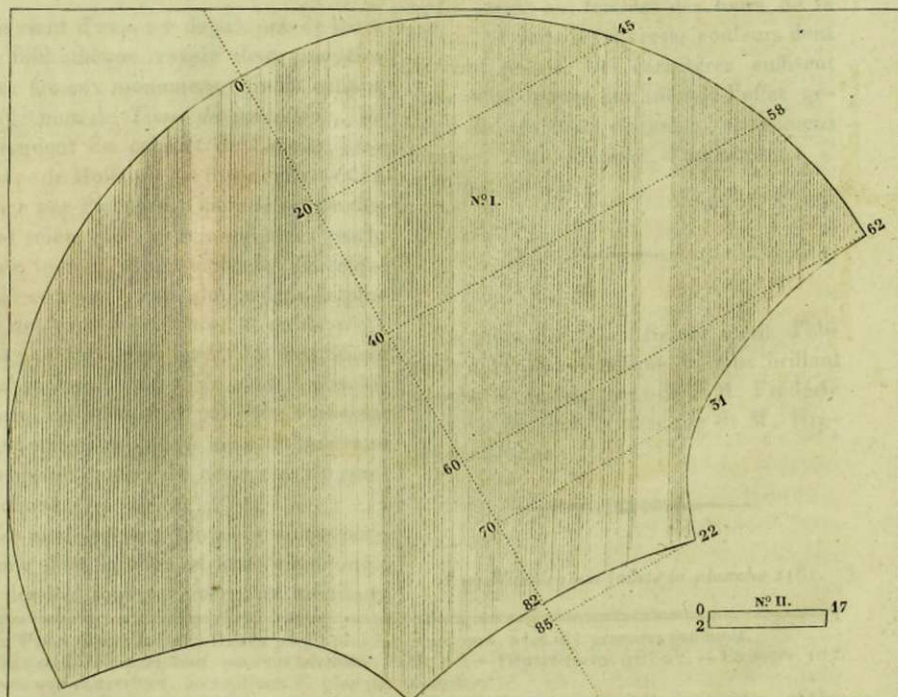
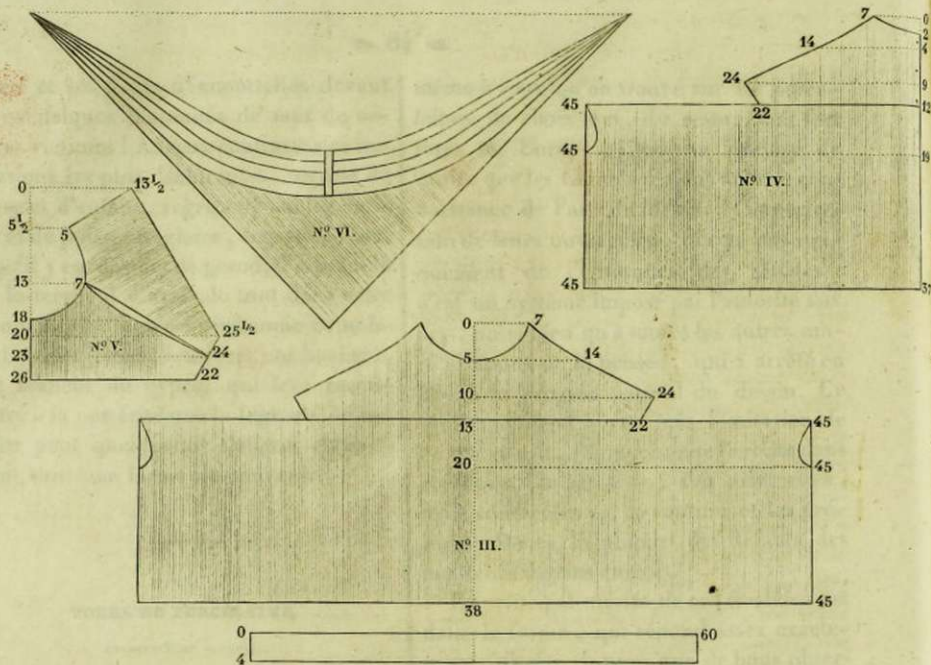
La pièce des *Deux Reines* vient d'obtenir à l'Opéra-Comique le plus brillant succès ; les paroles sont de MM. Frédéric Soulié et Arnould , la musique de M. Hippolyte Monpou.

A ce Numéro est jointe la planche 1181.

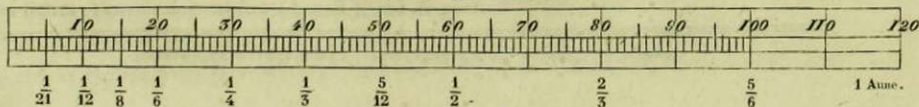
LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours , avec dix gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre , Paris , 9 f. — Départemens , 9 f. 50 c. — Etranger , 10 f.
 Avec une couverture , 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES , boulevard des Italiens , n° 2 , et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DONDEY DUPRÉ , RUE SAINT LOUIS , n° 46 , AU MARAIS.

DIVISION DE REPARACION



DIVISION DU MÈTRE.



DIVISION DE L'AUNE.

Modes de Paris.

20 Août 1835.

N^o 1181.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Bonnet en blonde de Mme Vautout jeune, rue de la Paix, 28.

Seigneur en Organdi.

Messrs J. & J. Fuller N^o 34, Ralbbone Place London.

Ayuntamiento de Madrid